Hotte, Lucie et Guy Poirier (Ed.). *Habiter la distance : Etudes en marge de La distance habitée*. « Collection agora ». Sudbury : Prise de parole, 2009.

« C'est seulement quand nous pouvons habiter que nous pouvons bâtir, » (187) cite François Paré dans la postface de *Habiter la distance*, ce livre génial édité par Lucie Hotte et Guy Poirier. Mais quelles sont les sources de François Paré ? Gaston Bachelard ? Antoine de Saint-Exupéry ? Non, il cite Martin Heidegger qui, nous dit toujours l'auteur de *Les littératures de l'exigüité*, « a servi d'armature théorique au concept de diaspora tel qu'il est utilisé dans *La distance habitée* ». Mais que dire du livre de Lucie Hotte et Guy Poirier dont le titre surprendra certains ? En effet, ce signifiant ne semble renvoyer à aucun signifié : tout au plus une tautologie soutenue par un interprétant. La surprise est encore plus grande quand on se rend compte que la matière du livre est notre littérature et que sa méthode constitue une leçon magistrale pour tout ceux qui interrogent l'art pas nécessairement d'ici mais certainement de maintenant.

Pour les contributeurs de ce volume, l'espace et le temps ne constituent ni des thèmes ni des structures. Ils seraient plutôt deux problèmes au sein de la conscience philosophique. Dans *Sein und Zeit* (1927), Heidegger accorde un sens temporel à l'espace mais bien des années plus tard il reconnaîtra que sa position est intenable. Dans sa remarquable analyse des œuvres de Michel Oulette, Lucie Hotte finit par conclure que « pour exister il . . . faut habiter la distance entre le présent et le passé » (145). Un point est certainement acquis : le principe heideggérien doit être renversé : c'est la spatialisation du temps qu'il s'agit d'opérer.

Une chose est certaine : François Paré a fait école. Comme lui, ceux qui l'ont suivi dans cette voie nouvelle et ardue (que l'on nomme parfois « *diaspora studies* »)

mènent une lutte d'avant-garde et ne se contentent pas d'appliquer une grille comme jadis le faisaient les structuralistes. Aussi créateurs que savants ils saisissent l'idéologie « paréienne » et s'en servent comme feuille de route pour aller plus loin. Tel est le cas des études qui mettent en rapport la distance au niveau de la langue et de la chanson « populaires » comme les articles de Catherine Leclerc et Johanne Melançon. La première étudie les rapports entre la distance et le Chiac. Citant des sources originales pour ce genre d'études (comme les blogs, les textes en ligne, les discussions au sein des forums prises « sur le vif » [30]), elle tire des conclusions qui illustrent que le monde a changé : en Acadie, l'ennemi n'est plus l'Anglais mais « l'idéologie nationale *bien pensante* » (31). Tout aussi subtile et pénétré de la pensée paréienne semble l'article de Johanne Melançon qui analyse « la distance dans la chanson en Ontario français » (37) qu'il ne faut pas confondre avec la chanson franco-ontarienne. L'irréductibilité de la distance charnelle (cœur et corps) au temps explique l'échec intérieur d'Heidegger. Ce n'est peut-être pas une coïncidence si *Morgue* de Daniel Aubin et de Konflikt Dramatik en arrivent à la même conclusion : « *my words fail...* mes mots faillissent » (54-55). On ne peut que saluer ici la sagacité de Johanne Melançon. Notons qu'on s'attendrait à « faillent », ce dernier comme « faillissent », évoque deux formes du subjonctif présent. Qu'il y ait coïncidence entre l'archaïque et le vernaculaire relève d'un problème d'intentionnalité.

En effet, la langue métaphysique est dominée par une abstraction temporelle ; mais le *Dasein* implique une priorité spatiale. Il ne peut guère avoir un sens temporel car sa nature intraduisible c'est d'être déjà-là et le problème du corps exige alors que soit repensée la quintessence de l'individu. Sommes-nous au seuil de la décadence ?

Sommes-nous capables comme Paul Verlaine et Walt Whitman de célébrer nos propres échecs ?

La réponse à ces questions est amorcée par Kathleen Kellett-Betsos dans sa fascinante étude de l'un des recueils de contes de Daniel Poliquin, *Le Canon des Gobelins* (165-182). Sophie Beaulé résout de semblables problèmes dans le domaine de la science-fiction (101-121) en empruntant deux termes à Ester Rochon qui précisent les signes de « l'arrêt » et ceux de « l'appel ». L'article de Jean Morency prouve, parmi tant d'autres choses, que cette esthétique est indépendante du politique et du social. Pamela V. Sing se concentre sur un phénomène qu'elle analyse dans l'ouest canadien : « l'écrivain bi-langue », celui pour qui la langue seconde est celle de l'écriture tandis que la langue maternelle n'est que l'expression de la parole, familiale, voire intime.

Si l'on veut bien, comprendre la distance engendrée par l'itinérance et si l'on nous permet d'appeler ce phénomène « habiter », alors on doit aller au-delà des paysages « habituels », et trouver le lien entre « habitude » et « habiter » ; mais c'est justement cette perspective étymologique qui rompt les liens passés et interdit toute nouvelle entreprise qui tenterait de lancer de nouveaux ponts sémantiques. C'est pour cette raison que « L'école Paré » ainsi que ce volume nous sont précieux. Cette école opère avec des mots issus de la langue commune, des mots comme « arrêt » et « appels », « diaspora » et « itinérance » institués en concepts, renouvelés de leur banalisation originare. Le signe d'un incontestable progrès est engendré par ces archaïsmes que ces écrivains métamorphosent en néologismes.

Alexandre L. Amprimoz, Université Brock